

« L'éco-anxiété témoigne d'un amour du monde »

Dans le climat d'éco-anxiété ambiant, la philosophe Corine Pelluchon délivre un message d'espoir : c'est la fin d'un monde mais aussi l'occasion d'un changement, d'un horizon d'espérance.

ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

Dans son dernier essai, *L'espérance, ou la traversée de l'impossible* (Rivages), Corine Pelluchon s'adresse à ceux qui ont l'impression que l'horizon est bouché, qui se sentent impuissants devant la dégradation continue de l'état de la planète ou le réchauffement climatique.

Connaissez-vous ce sentiment d'éco-anxiété, de solastalgie dont un nombre grandissant de gens souffrent – et parmi eux beaucoup de jeunes ?

Je connais effectivement bien ce sentiment. Quand j'ai commencé à travailler sur la question environnementale, il y a vingt ans, que j'ai lu et entendu des spécialistes qui évoquaient toutes les conséquences tragiques et globales du réchauffement climatique, j'étais moi aussi complètement accablée. L'éco-anxiété est vraiment un sentiment d'accablement, d'impuissance et de honte. On détruit la planète, on met en péril la survie des humains à venir, on fait souffrir les animaux ; tout le monde est au courant de ce qui se passe et rien ne bouge, tant au niveau politique que, souvent,

autour de soi : on voit des gens qui continuent à partir en vacances en avion à l'autre bout du monde ou à manger du foie gras à Noël... La prise de conscience de la possibilité de l'effondrement est par ailleurs aussi la prise de conscience de la précarité de notre civilisation. Qu'on soit jeune ou moins jeune, on a le sentiment que les valeurs avec lesquelles on a été élevés et qui étaient au cœur de notre civilisation, la croissance, le modèle productiviste, etc., que tout ça, c'est faux. Il y a un chamboulement, un remaniement psychique et moral extrêmement puissant qui dépasse la vie personnelle et qui ne peut pas être traversé de manière sereine, qui est nécessairement douloureux.

Dans votre livre, vous donnez des « outils », pour traverser l'épreuve...

Pour ainsi dire, oui. Le tout premier « outil » que je donne, c'est de dire que si vous avez un enfant qui souffre d'éco-anxiété, ce n'est pas la peine de l'amener chez un psychiatre. Il remanie simplement son psychique, il prend conscience de la gravité de la situation. Ça lui demande une remise en question très importante et il n'y a pas assez d'outils intellectuels et symboliques pour maîtriser cette grande transformation. Il y a encore tellement de gens qui adhèrent au modèle productiviste qu'ils se sentent seuls et ont l'impression qu'on n'arrivera jamais à s'en sortir. Mais il faut souligner la noble origine de l'éco-anxiété, qui est l'amour du monde ! Ils voudraient un monde meilleur, ils pensent que les humains valent la peine. L'éco-anxiété suppose un décentrement du sujet : les gens souffrent pour les

autres, pour le monde – alors que dans la dépression, hélas !, on est recroquevillé sur soi parce qu'on ne peut pas s'en sortir autrement. Le danger de l'éco-anxiété ou de l'éco-dépression, c'est la perte d'énergie, la perte de vitalité. Et puis c'est aussi la colère, l'indignation, tous ces sentiments négatifs qu'on éprouve quand on est dans cet état-là et qui peuvent se retourner en accusations des autres et en « tyrannie du bien ». C'est là qu'on a besoin d'un accompagnement. Un accompagnement, ce n'est pas dire comment il faut penser, mais souligner cette noble origine. C'est les remercier d'être si conscients, le remercier d'attester cette catastrophe possible, de dire « non » à ce qui se passe. Et d'en souffrir. C'est beau d'une certaine manière...

Vous écrivez que vous avez vécu le grand désespoir, la dépression...

Ce livre n'est pas un livre de confession ; mon travail vise à une certaine universalité, y compris ce livre-ci, qui est plus accessible que les autres. Mais c'est vrai qu'il y a une quinzaine de lignes où je parle de la dépression, du grand désespoir que j'ai vécu entre 20 et 30 ans. Et je sais que c'est dangereux. Et puis, j'ai revécu des épisodes semblables plus tard parce que, comme je l'ai dit, je suis engagée sur la question environnementale et la question animale : ce ne sont pas des mots pour moi. Chacun fait ce qu'il peut, mais je suis là pour dire : « On peut s'en sortir. » D'abord, en ne perdant pas l'estime de soi. En se disant, au contraire, qu'on est une sentinelle. Ensuite, en dressant une sorte d'inventaire pour savoir ce qu'on veut changer en soi et dans le monde et ce qu'on doit garder parce que ça a de la valeur. Passé le point d'acmé de la souffrance psychique, qui est quasiment intolérable, il y a ce moment où on arrive à apprécier la beauté des choses. Sentir la précarité, la fragilité des choses, disait Derrida à la fin de sa vie, permet d'aller à l'essentiel et surtout de reconnaître avec gratitude la vie qu'on a.

L'espérance n'a rien à voir avec l'optimisme, expliquez-vous...

Non. L'optimisme est le masque du déni de la gravité de la situation. Le masque de l'orgueil aussi : « la technique va tout sauver »... L'espérance, ce n'est pas non plus l'espoir, qui est une illusion, une at-

tente personnelle. Il n'y a pas de méthode pour acquérir l'espérance parce qu'elle vient comme une énergie, comme l'amour. Un jour, ça revient. L'éco-anxiété a une seule chose de bien, c'est que c'est comme l'acide : ça ronge ce qui mérite d'être rongé, ça emporte

L'éco-anxiété suppose un décentrement du sujet : les gens souffrent pour les autres, pour le monde

”

les faux espoirs et les illusions – et en particulier l'illusion de toute-puissance. C'est prendre conscience de la seule chose qui reste, qui est ce lien à la vie – que certains appellent « dieu » et que j'appelle « vie » – qui nous relie les uns aux autres, et aux animaux. Et ça, ça permet de prendre conscience de l'égalité entre les êtres, de la communauté de vulnérabilité et de destin. Sur ce néant qu'est le désespoir, ça donne une autre manière

de voir les choses dans sa vie et de s'engager.

Mais dans le chaos et l'injustice du présent, il faut tout de même pouvoir distinguer des signes d'espoir...

L'espérance a cette capacité à voir dans le présent les signes avant-coureurs d'un âge que j'ai appelé « l'âge du vivant » dans d'autres livres, dont le souci pour l'écologie et la cause animale sont les fers de lance. Et par rapport à il y a dix ans, il faut souligner qu'il y a plein de gens qui s'intéressent désormais à ces sujets.

Dans le dernier chapitre de votre livre, vous vous adressez aux femmes, et plus singulièrement à celles qui ont atteint

la ménopause. Et vous faites un lien avec les changements climatiques...

Dans une société patriarcale, quand on atteint la maturité, la ménopause, on est mise de côté. Beaucoup de femmes intériorisent cette image. Une fois qu'elles ont 55 ans, elles se sentent rejetées à la périphérie de la vie sociale : elles ne sont plus bonnes à rien, elles se font plaquer pour des

jeunes de 35 ans... Or, la ménopause, ce n'est pas la fin du monde, mais d'un monde, de même que le réchauffement climatique, ce n'est pas la fin du monde – enfin, par encore... –, c'est la fin d'un monde : un monde de la croissance illimitée, de la production industrielle illimitée, du gaspillage. La ménopause, c'est la fin d'une possibilité, celle d'avoir un enfant, mais ce n'est pas la fin de la vie en général. Aujourd'hui à 55 ans, les femmes sont plutôt pas mal et elles sont libérées de la charge que peuvent être les enfants. La dépression, c'est la réaction psychique à beaucoup de perte, mais en particulier à la perte de l'estime de soi. Et ça, c'est très dangereux. C'est ça que, dans ce livre, j'essaie de transmettre, en disant que la prise de conscience de la perte, c'est de l'honnêteté. Comme l'éco-anxiété. Il faut connaître l'impact psychique de certains engagements, de certaines connaissances, de certaines situations. Il ne faut pas mentir et se mentir, mais il faut aussi montrer qu'on peut encore se battre, que ce n'est pas fini, que ce n'est que la fin d'un monde. L'espérance, c'est ça : c'est attester que quelque chose arrive, quelque chose de fragile – comme « un papillon de mai », comme dit Rimbaud dans *Le bateau ivre* – mais quelque chose de fort, et que j'appelle « progrès ».

Il faut montrer qu'on peut encore se battre, que ce n'est pas fini, que ce n'est que la fin d'un monde

”



L'espérance, ou la traversée de l'impossible
CORINE PELLUCHON
Bibliothèque Rivages
140 p., 18 €



Selon Corine Pelluchon, opposée au déni, l'espérance implique l'épreuve du négatif. © FLORIAN THOSS.

Corine Pelluchon

Corine Pelluchon est une philosophe française, née en 1967. Professeure à l'université Gustave Eiffel, ses travaux portent sur les questions d'éthique appliquée, et notamment l'éthique de l'environnement (*Les Lumières à l'âge du vivant*, Seuil, 2021). Elle a également consacré des ouvrages à Leo Strauss, Emmanuel Levinas et Paul Ricœur.